

Québec français



Jeunes réalisateurs québécois À propos de trois films québécois récents

Christiane Lahaie

Number 105, Spring 1997

Nouvelle littérature québécoise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57234ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lahaie, C. (1997). Jeunes réalisateurs québécois : à propos de trois films québécois récents. *Québec français*, (105), 82–84.

JEUNES RÉALISATEURS QUÉBÉCOIS À propos de trois films récents

CHRISTIANE LAHAIE



Élise Guilbault et Sébastien Joannette dans *Cosmos*.

Les jeunes n'ont plus de valeurs ; ils ont fait table rase et balancé le bébé avec l'eau du bain. Préjugé ou fait ? Nul ne saurait l'affirmer avec certitude. Il faut néanmoins avouer qu'ici, au Québec, nombreux sont ceux qui ont rejeté les valeurs léguées par leurs parents, notamment l'abnégation prônée par la religion catholique, ou le mariage pour le meilleur et pour le pire.

Aujourd'hui, rien ne justifie qu'on tolère le pire, surtout s'il ressemble à de la violence conjugale, à de l'infidélité ou à de l'irresponsabilité de la part du conjoint ou de la conjointe. Mais la jeunesse est-elle pour autant dépourvue de tout sens moral ? Ne serait-elle pas plutôt en réaction à l'égard des valeurs qu'elle a reçues, et tentée par l'aventure aussi douloureuse que risquée d'en définir de nouvelles ? L'analyse de trois films québécois récents, issus de jeunes réalisateurs, et mettant en scène une génération montante, avec ses rêves et ses désillusions, permet de le supposer.

En effet, *Eldorado* (1995) de Charles Binamé, *Le confessionnal* (1995) de Robert Lepage et *Cosmos* (1996), film à sketches de Manon Briand, André Turpin, Marie-Julie Dallaire, Denis Villeneuve, Jennifer Alleyn et Arto Paragamian, s'attardent à dépeindre les mœurs d'une jeunesse essentiellement urbaine, désemparée, abandonnée à elle-même, à la fois audacieuse et fragile. Ils parlent d'une quête de nouvelles valeurs, et partant, d'une cruelle absence. Si les moyens que prennent les personnages de ces films pour sortir de leur marasme existentiel s'avèrent variées et parfois surprenants, on peut considérer, en revanche, qu'ils cherchent tous à être heureux,

à se réaliser, à aimer et être aimés, bref, à trouver leur place dans le monde. Les valeurs anciennes n'ont pas complètement disparu ; ce qui a changé, ce sont les avenues que l'on emprunte pour les conquérir.

La famille et l'amour : oui, non, peut-être

S'il s'agissait de résumer l'héritage de la société traditionnelle québécoise à un seul concept, nous n'aurions d'autre choix que de retenir la famille, avec ses images d'un couple uni, du moins en apparence, et encombré d'une nombreuse progéniture. Or, ce tableau inspire nostalgie et répulsion. Il constitue un paradoxe en ce qu'il représente l'appartenance, la sécurité, l'amour, mais aussi, la contrainte, la banalité

du quotidien, l'esclavage, voire la pauvreté. Aussi, étonnamment ou non, les films qui nous intéressent, *Le confessionnal* excepté, parlent très peu de la famille ; la notion de couple la remplace, ou la monoparentalité. Tout se passe comme si l'unité de la cellule familiale était devenue impossible, comme s'il était désormais impensable de concilier vie à deux et bonheur.

*Cosmos*¹, bien qu'il le fasse avec humour, n'en expose pas moins les pièges tendus par des attentes démesurées à l'endroit de la famille (ou du couple) et de l'amour : Jules (Alexis Martin) et Fanny (Marie-France Lambert) ont du mal à s'aimer tels qu'ils sont (Jules oublie ses allures de gringalet en se réfugiant du côté de l'intellect ; Fanny a recours à la chirurgie esthétique pour améliorer l'aspect de sa poitrine). Engagés dans une sorte de guerre des sexes dont personne ne sort gagnant, ces deux personnages tentent en vain de s'émanciper des modèles passés, sans se rendre compte qu'ils s'enfoncent dans des modèles contemporains tout aussi réducteurs, c'est-à-dire lui en célibataire endurci, et elle, en professionnelle froide et calculatrice. La prudence et le quant-à-soi, dont le condom est en passe de devenir un symbole, caractérisent leur union-désunion, leur amour-haine aux accents inextricables, et ne peuvent que déboucher sur une impasse : celle de la séparation, encore et toujours.

En contrepoint à ce couple par trop familier, Aurore et Crépuscule évoquent, quant à eux, un idéal en matière de relation amoureuse. Bien entendu, le film nous montre un vieil homme et une jeune femme que l'expérience et l'innocence unissent chastement l'espace d'une nuit, mais il faut voir en eux une symbolisation du mariage heureux : celui où l'on donne et l'on reçoit, sans complications, sans remises en questions incessantes, et sans arrières-pensées. Ainsi, plus optimiste, ce passage de *Cosmos* suggère que la jeunesse croit au grand amour, au don de soi et à la sincérité, et ce, bien que tous ces désirs ne semblent pouvoir se matérialiser qu'entre la tombée du jour et l'aube, dans un espace-temps où les rêves, plus que la réalité, règnent en rois et maîtres.

Cet exemple atypique vient confirmer que, règle générale, tous se méfient de la famille, de cette arme à double tranchant. Dans *Eldorado*, par exemple, Henriette (Pascale Montpetit) préfère collectionner les animaux de compagnie et les psychothérapies,

plutôt que de partager sa vie avec quelqu'un. Sa peur d'entrer en contact avec d'autres et d'en souffrir l'en empêche. De même, elle ne semble trouver d'oreille attentive nulle part, pas même chez le psychologue dont elle espérait une relation « plus interactive ». En fait, elle cherche un absolu dont elle a perdu la trace, elle qui soutient que « la sexualité, c'est pas juste être dans le buggy pis se faire aller », que les sentiments ont aussi leur importance. « Au secours », son lapin, constitue finalement sa seule famille. Malheureusement, bien que ce choix comporte moins de risque et de responsabilité, il ne parvient pas à combler sa solitude.

Pour sa part, Loulou (Macha Limonchik) aurait tout pour fonder une famille : Marc (Robert Brouillette), son copain, est un homme responsable et amoureux d'elle. Mais elle n'a pas de balises auxquelles se rattacher. Orpheline de mère, elle ne sait trop où se situer entre ses désirs et ses devoirs. Le désir l'emporte lorsqu'elle se donne à Lloyd, mais cette escapade s'avère finalement décevante : Loulou perd Marc en même temps qu'elle se résigne à porter l'enfant d'un homme qui, bien qu'attirant, n'éprouve rien de sérieux envers elle. Penser à soi ou penser à l'autre ? Telle semble être la question...

Le confessionnal accorde une place plus manifeste aux valeurs liées à la famille, puisqu'il raconte l'histoire de Pierre Lamontagne (Lothaire Bluteau) qui rentre de Chine afin d'assister aux funérailles de son père (François Papineau) et, soucieux de renouer avec Marc (Patrick Goyette), son frère adoptif, mène une enquête sur l'identité du père de ce dernier. Dans ce film de Robert Lepage, la famille procède d'une sorte d'impossibilité : stérilité de la mère, (Marie Gignac), grossesse interdite de Rachel (Suzanne Clément), mère de Marc, et suicide subséquent, défaut de Marc d'assumer à la fois sa paternité et ses origines illégitimes, obligation pour Manon, son ex-conjointe (Anne-Marie Cadieux), une danseuse de bars, d'élever leur fils seule. Même la conclusion du film, où il est fortement suggéré que Pierre entend prendre son neveu en charge, ne montre pas l'image d'une famille, mais celle d'un homme solitaire, qui va tenter de racheter les fautes du passé. La famille ne s'avère donc plus le point d'ancrage d'une société mais, puisqu'elle reste au cœur de la fiction filmique québécoise, il y a fort à parier qu'elle demeure une sorte de phare susceptible de guider les marins perdus, et de leur rappeler que le passé porte en germe le présent.



Macha Limonchik et Robert Brouillette dans *Eldorado*.

La religion : l'ancienne et les nouvelles

Dès les premières images de « Boost », sketch initial de *Cosmos*, Yannie (Marie-Hélène Montpetit) s'empare du chapelet ornant le rétroviseur de la voiture d'occasion qu'elle vient d'acheter, et le projette au loin. Quelques secondes plus tard, elle se rue hors de l'auto pour le récupérer, au cas où... Lloyd, le D.J. chauve d'*Eldorado*, prêche sur les ondes une bonne parole d'un genre nouveau : sexe, masturbation et narcissisme (il entretient « une relation privilégiée avec sa queue »), drogue et rock'n roll... Ses fidèles auditeurs l'écoutent religieusement... Loulou prie de-

vant des « icônes » de sa mère et implore la défunte de l'aider à vivre... Tout au long du *Confessionnal*, Pierre Lamontagne scrute la mémoire des anciens curés pour apprendre à regarder « la vérité » en face...

On le constate, la religion a laissé une empreinte indélébile dans l'imaginaire québécois, mais le tableau qu'on en brosse a cependant changé. Il ne s'agit plus d'une religion aux dogmes rigides, dictant des règles de vie communes et intouchables ; la critique de Lepage à l'égard des abus de l'Église est assez claire à ce propos. Nous devrions plutôt parler ici de foi, de soif d'absolu, de quête d'un idéal. Les personnages d'*Eldorado*, pour leur part, ont tous besoin de croire en quelque chose : Henriette vénère la psychothérapie ; Lloyd, le sexe et la musique, du moins jusqu'à ce qu'il apprenne à se tourner vers les autres. Rita (Pascale Bussièrès), la squatteuse en patins, s'évade dans la drogue, les soirées « rave » et croit aux vertus de la fuite, tandis que Roxan aide les démunis, car elle se sent coupable d'appartenir à la bourgeoisie fortunée. Leur quête aboutit, plus souvent qu'autrement, à la solitude, à l'obligation de définir leurs propres valeurs et de choisir leurs propres comportements.

En outre, alors que Yannie, dans *Cosmos*, espère un miracle pour un copain probablement sidéen, Pierre mesure les conséquences néfastes du secret dans *Le confessionnal*, et cherche à le remplacer par une « politique de la vérité² ». Mais les deux entreprises échouent : Joël (Pascal Contamine) a bel et bien contracté le virus (la panne de voiture le laisse entendre) et Marc se suicide, accablé par le poids de la culpabilité et de la honte.

On le constate, c'est bel et bien à

une religion polymorphe que nous avons désormais affaire, mais une religion à sa base en tous points semblable à celle que pratiquaient nos parents. « Donner un sens à sa vie, tout en aimant son prochain comme soi-même », tel est le credo à la fois ancien et nouveau de ces personnages. Le problème ne résiderait donc pas dans la religion elle-même et dans ses assises, mais bien dans le défi que représente son application dans la vie de tous les jours. Concilier idéaux et réalité n'a jamais été facile ; il semble qu'en cette fin de siècle, ce le soit encore moins.

La liberté, mais à quel prix ?

Plus que toute autre valeur, la liberté préoccupe les personnages d'*Eldorado*, de *Cosmos* et du *Confession-*

nal. Elle prend la forme d'un téléphone cellulaire dont on se sert pour signifier son intention de divorcer à l'autre, d'un micro dans lequel on crache tout ce qui nous vient à l'esprit, d'une paire de patins à roues alignées, d'un suicide plus ou moins annoncé, d'un silence mâtiné d'orgueil ou d'un look individualisé. Mais toutes ces promesses d'une pleine réalisation de soi, d'une exploitation de son potentiel, tous ces refus d'obtempérer, si légitimes soient-ils, comportent des exigences. Chérir sa liberté, c'est souvent rester seul.

À la fin d'*Eldorado*, cette histoire d'égarés « qui prennent leur solitude pour la liberté » aux dires de Lloyd, chacun retourne à sa vie, à lui-même et à cette difficulté d'être soi avec les autres. Dans *Cosmos*, la figure de Diogène, incarnée par un chauffeur de taxi grec (Igor Ovadis), cherche toujours à concilier sédentarisme et nomadisme, à trouver un juste équilibre entre l'ici et l'ailleurs, entre le confort matériel et le partage. Enfin, par le biais de son *Confessionnal*, Lepage semble dire que la liberté, c'est le droit de connaître la vérité, et ce, malgré qu'elle ait un prix souvent élevé.

En somme, et dans la mesure où les productions artistiques d'une époque donnée sont un tant soit peu révélatrices, on ne peut affirmer que les jeunes n'ont plus de valeurs. Au contraire, ils seraient submergés par l'imposante tâche qu'implique leur redéfinition. En se déplaçant de la collectivité vers l'individu, ce rôle revêt une complexité d'autant plus grande que le Québec, de moins en moins limité par ses frontières géographiques, entre en contact avec d'autres systèmes de valeurs, d'autres visions du monde. Il est encore tôt pour prédire ce que deviendra notre société. Mais nous n'avons pas à faire preuve de beaucoup de clairvoyance pour affirmer qu'elle ne sera plus jamais la même.

* Merci à la direction du Cinéma Le Clap pour sa précieuse collaboration.

Notes

1. Pour en savoir plus long sur ce film, on pourra consulter la chronique cinéma du présent numéro.
2. La chanson « The Policy of Truth » de Depeche Mode, incorporée dans la trame sonore du film, le suggère.

Filmographie

COSMOS : Réal. M. Briand, A. Turpin, M.-J. Dallaire, D. Villeneuve, J. Allyn et A. Paragamian ; Canada, 1996, noir et blanc, 95 min., V.O.F. Interprètes : David La Haye, Sarah-Jeanne Salvy, Gabriel Gascon, Alexis Martin, Igor Ovadis, Pascal Contamine, Marie-France Lambert, Sébastien Joannette.

ELDORADO : Réal. Charles Binamé ; Canada, 1995, couleurs, 105 min., V.O.F. Interprètes : Pascale Bussièrès, Pascale Montpetit, Robert Brouillette, James Hyndman, Macha Limonchik, Isabel Richer.

LE CONFESSONNAL : Réal. Robert Lepage ; Canada-Angleterre-France, 1995, 100 min., V.O.F. Interprètes : Lothaire Bluteau, Patrick Goyette, Jean-Louis Millette, Kristin Scott Thomas, Richard Fréchette, François Papineau, Marie Gignac, Normand Daneau, Anne-Marie Cadieux, Suzanne Clément.



Lothaire Bluteau et Patrick Goyette dans *Le confessionnal*.